

La maison / *Michel Lascault, 2019*

Des fenêtres à petits carreaux marron en bois verni ouvrent sur le jardin. La mère pose patiemment du mastic autour des vitres. La maison a été achetée récemment. Seize des dix-huit fenêtres ont été refaites. Sur la porte d'entrée en bois décapé qui donne sur le salon, à mi-hauteur, s'élèvent cinq vitres en ogives. Dehors, la végétation est luxuriante. La lumière abonde sur les grandes plates-bandes. L'ombre est douce sous le grand saule. En face de la cuisine, dans un coin terreux saupoudré de mauvaises herbes, une grande poubelle d'extérieur déborde, à côté d'un robinet de jardin monté sur un tube vertical aérien. On entend parfois des enfants qui jouent ou se disputent.

DEHORS

Deux mille cinq cent mètres carrés de jardin. C'est un chiffre souvent répété par les parents, avec fierté, signe d'une accession à la propriété réussie pour un endettement de vingt années. La maison, longue, avec un étage et un grenier, est grande, mais les parents n'en donnent pas la superficie, ni le nombre de pièces (neuf : un bureau, une salle à manger, un salon, un cellier, une cuisine, quatre chambres à l'étage, plus une salle d'eau, une salle de bains et des toilettes). Devant et derrière s'étendent deux jardins sensiblement égaux. Le père s'enorgueillit du gazon qu'il a planté. Il le tond, torse nu, en pantalon de sport Adidas bleu, tourne autour des arbres, fait vrombir la machine. La tondeuse cale souvent pour des problèmes mécaniques, ou lorsque des herbes s'agglutinent et s'emmêlent autour de la lame. Un jerrycan permet de l'alimenter.

Au départ, il n'y a que trois enfants, âgés de sept, cinq et un an. Le quatrième naîtra cinq ans plus tard. Les deux grands (une fille et un garçon) n'aiment pas sortir dans le jardin. Ils n'aiment pas non plus circuler dans la maison quand le père est présent, c'est-à-dire le matin avant l'école, le soir après 20 heures trente, le week-

end et les vacances. Ils se terrent dans leur chambre pour éviter d'être de corvée. « Je t'embauche », c'est l'expression rituelle de la mère et surtout du père, avant de leur indiquer un travail à faire. Les enfants ne savent pas où se réfugier dans cette grande maison et son grand jardin. Ils essaient de se faire oublier. Ils doivent bien sortir de leur chambre quand la faim, les besoins naturels ou leur nom, hurlé d'en bas, les y obligent. Tout au moins, éviter de circuler leur épargne les mauvaises rencontres.

Devant

Un grand saule pleureur, derrière la poubelle, sert de frontière avant d'accéder à la partie gauche du jardin de devant. Les longues lianes qui tombent jusqu'au sol caressent ceux qui passent. A droite du saule, un petit bassin en pierre, incurvé, vide, prend la mousse. Il est infecté d'étranges végétaux qui tombent d'un vieil arbuste tortueux. A un moment, il était plein d'une eau verdâtre, repoussante et fascinante. A quelques mètres de l'entrée protégée par un auvent de verre dépoli, une citerne souterraine est fermée à ras de terre par un couvercle en pierre striée, très lourd, légèrement bombé, d'un mètre de diamètre environ. Avec le bassin, avec le saule majestueux, on peut penser qu'il y a un rapport à l'eau important dans ce coin de la propriété.

A gauche, le long de la clôture mitoyenne (un haut grillage vert à losanges ajourés installé sur des poteaux en béton), un berger allemand hurle à la moindre approche. C'est une chienne. Elle bondit, aboie. Elle s'appelle Nadja. Elle appartient aux voisins dont le fils, recueilli à l'Assistance publique, s'appelle Béton. Elle se précipite. Elle bave, elle enrage, ses canines luisent. Elle enfonce son museau sous le treillage, ouvre sa gueule. Elle effraie. Elle a mordu le grand garçon au pied. Sa présence dangereuse a dissuadé les parents de couper les herbes le long du muret. Comme le bassin, laissé à l'abandon, cette zone échappe au jardinage, à l'apparat. Plus tard, le père y plantera une rangée de peupliers.

Le jardin de devant s'organise autour d'un long chemin central qui mène à la rue par une porte en métal équipée d'une boîte aux lettres. Ce chemin est bordé d'étroites plates-bandes terreuses, où

poussent des rosiers, qui sont délimitées par de petites bordures en ciment. Le jardin s'organise symétriquement depuis ce chemin : de chaque côté, une plate-bande, un couloir herbeux, une ligne d'arbustes (pommiers et poiriers) et un large gazon rompu d'arbres. Plus loin, à l'opposé de la clôture gardée par la chienne des voisins, une petite route privative de sable et de gravier conduit au garage.

Le chemin central s'ouvre, depuis la maison, par une arche à rosiers grimpants qui donne des fleurs magnifiques. Malgré la beauté, les deux aînés relient le jardin à l'amertume. La maison hostile déploie en largeur ses deux portes fermées et ses douze fenêtres. Plusieurs sécateurs leur sont confiés pour égaliser les herbes qui poussent le long des plates-bandes ou sous les arbres fruitiers. Le premier est une cisaille à longs manches, qui se tient des deux mains. Un sécateur plus modeste, à poignées orange, sollicite leurs petits muscles. Souvent, les herbes se coincent entre les lames mal aiguisées. Les enfants changent de main, ou s'y mettent à deux mains, regardent avec dépit l'allée qui n'en finit pas. Il y a cinq longues bordures à couper. Les rangées de pommiers et poiriers prennent moins de temps, car la tondeuse passe en partie sous les arbustes. Mais couper l'herbe autour des troncs oblige à des acrobaties du poignet. De toute façon, l'herbe repousse quand la tâche est achevée. Ils n'auront pas de répit. D'autres travaux les attendent. Ils ont notamment à débarrasser de toute mauvaise herbe les allées de rosiers, de façon que les plantes apparaissent sur de la terre nue. Ils se piquent aux solides épines. Ils arrachent les herbes à la main ou à la binette. En remuant la terre, ils surprennent des vers et les tuent parfois. La terre est sèche l'été au soleil. Elle forme de petites mottes grises rigides. Le travail est ennuyeux. Tout autant au printemps et à l'automne. Les enfants s'arrêtent parfois pour reposer leurs mains, s'assoient en tailleur sur le gazon de l'allée et commencent à rêver. Il arrive que le père, qui les surveille depuis la maison, s'approche à pas de loup pour leur mettre une raclée. Ils se penchent de nouveau, arrachent ou coupent l'herbe pendant que coulent leurs larmes, parfois le sang.

Ils ont aussi à ramasser l'herbe tondue ou les feuilles d'automne avec de grands râteaux en éventail qui se coincent dans la terre. Ils les rassemblent en tas qu'ils prennent à pleines mains pour les mettre dans une brouette. Ils transportent ensuite cette brouette dans le jardin de derrière et la vident sur un plus grand tas. Lorsqu'ils viennent de devant, les enfants doivent emprunter la porte étroite du garage, qui n'est pas de plain-pied avec la cour de derrière, et pencher la brouette pour qu'elle passe. Ils se râpent les mains contre le chambranle. Ils traversent ensuite la cour caillouteuse où tanguent l'engin. La brouette en métal est lourde, les brancards sont larges et l'équilibre sur la roue est instable. Leurs petits bras ne sont pas assez puissants. Parfois, la brouette se renverse. Ils se penchent à nouveau, remettent l'herbe ou les feuilles dans la cuve et la relèvent, en prenant soin de ne pas se faire mal avec le rebord coupant. Ils sont maladroits et il arrive que, dans l'opération de relevage, l'engin se renverse de l'autre côté. De grosses pommes et des poires poussent sur les arbustes de devant, alignés le long des allées. Elles sont en nombre limité. On peut croquer dedans, les cueillir avant qu'elles ne tombent. Le plus souvent, cette récolte brève, avec de gros fruits qui accompagneront la table ou des compotes, est un privilège du père ou de la mère. Ils passent, les prennent à même l'arbre quand ils sont assez mûrs. La plantation des fleurs et la taille des rosiers sont aussi imparties aux parents.

Il se passe des choses dans cette maison. Les mêmes désherbent les longues allées sous le soleil. On les entend pleurer. Il y a des cris, des disputes. Le père, torse nu, arbore ses pectoraux en passant la tondeuse. Il a des cicatrices et un peu de bide. Il est fier d'avoir étalé du gravier clair sur l'allée qui mène au garage. Les voitures crissent quand elles entrent et sortent. Le soir, les phares rompent l'obscurité. Les enfants, dans leur chambre, vont aux fenêtres regarder qui arrive, ils courent vers leur lit et font les morts.

Un soir, entre chien et loup, la petite sœur tête un nouveau doudou : c'est un mulot que la chatte Minette a chassé. C'est une chatte noire câline qui aime les caresses et se blottit sur les draps.

Elle n'a pas la vie facile. La mère n'aime pas la voir traîner dans les chambres. Il arrive qu'elle la jette par une fenêtre de l'étage. Elle lui met le museau dans la pisserie quand elle s'est oubliée. Quand la chatte a des petits, la mère les tue. Elle a acheté du chloroforme. Elle les endort, les noie et les jette à la poubelle. Un jour, des années plus tard, la mère poursuivra la petite sœur avec une canne dans le jardin de devant, parce qu'elle avait teint ses cheveux en bleu.

Il y a aussi un chien qui gambade dans le jardin de devant. Parfois, il s'échappe et se fait écraser par une voiture. Il y aura Bichon, Noisette, Boljemoï, Bakounine, et un doberman qui mordra la petite sœur au nez.

Le jardin de devant est séparé de la rue par un mur en silex d'un mètre, surmonté de grilles en fer forgé peintes en blanc. Au milieu, entre deux poteaux de briques, se trouve une porte en fer avec la boîte aux lettres. La boîte aux lettres est un objet d'attraction et d'exaltation pour les deux aînés. C'est à qui trouvera le courrier le premier, du moins quand le père n'est pas là. Ils espèrent toujours une lettre de leur mamie, de l'autre père ou d'un ami.

Les enfants sortent rarement de la maison, sauf pour acheter du lait à la ferme voisine ou, pendant la première année d'installation, pour aller à l'école du village. Une autre occasion de sortir sur les trottoirs, c'est en juin, pour la fête du village, quand les majorettes défilent avec leur bâton et que les chars passent. Le centre du village est assez éloigné.

La façade

La façade est de briques rouges, séparées par des lignes de ciment. Au printemps, elle est couverte par de grandes feuilles de lierre vert vif en expansion. L'hiver, ne demeurent que les enchevêtrements des rameaux et les points noirs des poils ventouses. Quand il fait beau, la famille déjeune sur la petite allée qui longe la maison. En semaine, les enfants et les parents mangent à des heures différentes. Les repas en famille du week-

end, quand il fait chaud et que l'on mange dehors, sont toujours des moments critiques. La question de savoir quel enfant servira ou desservira la table est problématique. En été, dehors, l'apéritif se prolonge. Le père exhibe son torse nu. La mère se dénude aussi avec facilité. Les enfants y rechignent. Le père les y contraint, puis il se moque de leurs difformités. Les enfants doivent mettre les mains sur la table, mâcher lentement, se taire. La mère se goinfre. Le père prend les meilleurs morceaux. Le dimanche, s'il y a du rôti, ils font boire à la petite sœur le sang qui s'accumule dans un grand plat ovale en aluminium.

Il y a du vin de la marque *Patriarche*. L'alcool aidant, les parents prolongent le repas, ils discutent, se disputent, se frappent parfois jusqu'au sang. La mère a des griefs. Elle n'est pas heureuse d'être transformée en boniche, mais le père ne veut de toute façon rien faire. Il écoute de la musique, s'enferme dans son bureau, essaie une fois par an une recette de cuisine compliquée, passe quelques heures au jardin, regarde la télévision, boit, mange, s'occupe de la comptabilité, et ça se résume à cela, plus le devoir conjugal. Un jour d'été, la mère, ivre de colère contre le mari infidèle, prend un sécateur, installe une échelle au milieu de la façade, coupe et arrache avec rage le lierre qui couvre la maison. Elle s'attaque aussi à un tronçon. Elle s'arrête de fatigue. Il en restera longtemps une zone vide et triste.

La contre-allée

La contre-allée longeant le chemin qui mène au garage est dans un relatif abandon. Souvent dans l'ombre, elle jouxte le mur en silex d'un autre voisin. Des orties, d'un vert profond, prolifèrent, attirent et effraient les enfants. L'un approche la main à quelques millimètres d'une feuille. L'autre le pousse plus avant dans le massif. Il y a des cris, surtout quand les jambes sont nues. Des petits boutons blancs douloureux prolifèrent sur la peau.

Le garage

Le garage est ouvert. Une voiture peut s'y garer largement. C'est un bâtiment récent en béton. Le toit, posé sur des poutres, est

en plaques ondulées, certaines translucides, vissées entre elles. Une ampoule nue pend au milieu d'une poutre transversale. Entre des murs en parpaings se trouve une grande chaudière. Dans un recoin, à droite, s'accumulent, à côté d'un interrupteur, des bûches et des outils en désordre, fourche, faux, râtaux, binettes, sécateurs. De l'autre côté, une tondeuse à gazon. Des bicyclettes pendent à des clous. De la poussière s'accumule dans les irrégularités du sol cimenté et au bas des murs. Des araignées tissent leurs toiles. Une porte en bois mène à l'autre jardin, derrière. Le garage est encombré. C'est un endroit de passage, mais de passage difficile, où il faut se faufiler.

Un après-midi, le frère et les deux sœurs jouent aux cartes dans la chambre des filles, à quatre pattes sur la moquette. Leurs mouvements et leurs rires résonnent en dessous, dans le bureau. Le père monte en furie et leur ordonne de sortir dans le jardin. « Vous me cassez les pieds ! » Pour s'abriter du soleil, ils vont dans le garage. Le garçon, pour amuser ses sœurs, explique : « Oui, quand on joue, il s'énerve, alors il tape des pieds sur le sol, et ça lui fait mal aux pieds. » Le garçon trépigne avec exagération, piétine avec rage le sol cimenté. Les enfants rient aux éclats. Le père, qui surveillait en douce, arrive en colère et flanque une raclée au gosse. Les autres enfants s'égayent dans le jardin.

Derrière

Il y a un second jardin derrière la maison, un verger qui s'étend après une cour hérissée de silex et de pierraille où le pied trébuche et où l'ombre portée de la demeure détermine une zone fraîche. Les deux aînés, fille et garçon, âgés de sept et cinq ans, découvriront à l'arrivée avec émerveillement ce grand champ, écrasant des herbes sèches plus hautes qu'eux. Bordé d'un long mur, il comporte des zones sombres et inquiétantes sur deux autres côtés grillagés où penchent les frondaisons des arbres mitoyens.

De derrière, la maison est moins amicale, avec ses fenêtres murées, sa façade grise et minérale, ses réparations de fortune. Le

lierre, qui couvre allègrement la façade de devant, y est pauvre à cause du manque de lumière. Il se répand en filaments incertains où noircissent quelques feuilles rachitiques. Sur ce mur, la mère, un matin, écrasera des chatons, en les projetant avec violence, après les avoir chloroformés et enfermés dans un sac.

Les enfants déchanteront lorsqu'ils constateront que les jardins ne sont pas un terrain de jeu et de découvertes, mais un instrument de prestige qu'il faut entretenir avec soumission. Un gazon y sera planté. Sous le large tronc d'un grand pommier, les enfants tourneront, accroupis, pour ramasser des pommes à cidre immangeables, petites choses vertes, rougeâtres ou maronnasses lorsqu'elles commencent à pourrir. Les fruits ont alors une consistance molle et répugnante, comme s'ils allaient éclater à la moindre pression. Les enfants les saisissent avec précaution et les jettent sans tri avec les autres dans la brouette qu'ils vident ensuite sur un grand tas. Ensuite, le tas est réparti dans de hauts sacs en plastique translucide, et donné à transformer à une presse à cidre véhiculée. Le cidre maison, dans des bouteilles épaisses en verre vert foncé, sera servi aux invités avec fierté. Chaque matin d'automne, un autre tapis de pommes est tombé. L'ombre colorée du houppier offre un espace protecteur, silencieux. Mais le grand arbre a l'inconvénient de sa largeur: les enfants doivent en parcourir la surface accroupis ou penchés. Les milliers de pommes tombent l'automne par vagues, jour après jour. Il en reste encore aux branches, jusqu'à ce que le père ou la mère les en chasse à coups de gaule. Sous le pommier, le garçon prie dieu et le diable pour qu'il pleuve. Quand il pleut, on laisse les enfants à l'intérieur.

D'autres pommiers, vers le fond du jardin, donnent du fil à retordre. Ils sont plus petits, mais leurs troncs sont vigoureux et ils produisent énormément de fruits, des petites pommes striées de carmin. Ils n'offrent pas l'ombre et l'espace insulaire du grand pommier, mais forment des tapis de fruits homogènes et serrés, plus commodes à ramasser. Il y a aussi un cognassier, avec de gros coings à moitié pourris qui tombent sur une courte période. Tardivement, une ânesse paîtra dans ce verger.

DEDANS

Le rez-de-chaussée

Le bureau

Le bureau est une grande pièce moquettée d'ocre jaune, tapissée de livres, éclairée par trois fenêtres, deux donnant sur le jardin de devant. On y entre en tournant un bouton de porte ovale en métal doré. Une grande table au fond, en imitation bois, montée sur un cadre chromé, est encombrée de papiers et d'une machine à écrire, qui prendra place plus tard sur une petite table devant la fenêtre donnant sur l'arrière. C'est le bureau du père. Derrière la grande table, un fauteuil blanc mobile; derrière encore, plusieurs rangées de Pléiades. La bibliothèque en bois, montée par la mère, s'étend sur la plupart des murs de la grande pièce, du sol au plafond. Quand un visiteur demande au père s'il a tout lu, il se rengorge et déclare qu'il en garde pour sa retraite.

Une reproduction sur carton de Paolo Uccello est posée sur un chevalet brun. Des chevaliers sur fond sombre brandissent et croisent leurs lances dans un combat confus. Un autre petit tableau se distingue, les lignes orthogonales et les plans colorés d'un Mondrian.

La porte du bureau est d'ordinaire fermée. Les enfants profitent de l'absence du père pour y entrer. Lorsque, par une circonstance donnée, ils sont amenés à y venir en sa présence, ils se sentent gênés. Cet homme les met mal à l'aise. Imprévisible, nerveux, violent, il adopte parfois un ton de camaraderie qui sonne faux, ou plus souvent les dégrade. Sa seule présence est menace. Ses yeux brillants les effraient.

La plupart du temps, le bureau est fermé et vide. Le père y passe chaque jour un quart d'heure, à l'exception du week-end, quand il prépare des travaux pour la semaine à venir. La mère n'y vient pas, sauf à passer l'aspirateur. Les invités sont conviés à l'admirer. Les enfants, quand les parents sont absents, fouillent la pièce avec précaution, le petit placard qui ferme à clé, la poubelle, derrière les livres. Ils découvrent, pêle-mêle, des lettres déchirées

qui leur étaient adressées, un pot empli de pièces de cinq francs, une carte de bordel avec des noms de femmes, et des livres intrigants...

Le vestibule

C'est, dans l'axe du chemin médian, un petit couloir sombre carrelé de motifs anciens, par lequel se font en général les entrées et les sorties. C'est là que la famille se chausse ou se déchausse pour enfiler des chaussons. A gauche, le vestibule donne sur le bureau, dont la porte est presque toujours fermée, et à droite sur la salle à manger. Le père porte des souliers de luxe en cuir bien cirés. La mère a des chaussures sandales. Pour les enfants, c'est toujours une affaire, avant d'aller à l'école, à moitié endormis, de nouer leurs lacets. Ils s'engorgent, accroupis en équilibre dans le petit espace, bousculés et tancés par les parents qui passent. Il y a deux déchausse-pieds en métal noir en forme de femmes nues, les jambes écartées. Pour se déchausser, il faut poser le talon entre les jambes de la femme et tirer. Les enfants ne savent pas s'en servir, mais ils aiment le contact froid du métal.

La salle à manger

La salle à manger est un endroit redoutable. C'est là que se déroulent les repas du week-end en famille, autour d'une grande table en bois rectangulaire. Les enfants n'y parlent pas, ou peu, sous le regard inquisiteur du père. Leurs paroles sont dévalorisées, ils sont humiliés quand ils s'expriment. Ils ont pris l'habitude de se taire. La mère se dispute souvent avec son mari. Ça peut se prolonger en une plainte incessante, des griefs rabâchés, et aller jusqu'aux cris, aux coups, au sang. De chaque côté, une fenêtre ouvre sur les jardins de devant et derrière, rappelant les corvées.

L'hiver y brûle un feu de cheminée. Les enfants vont chercher de grosses bûches dans le garage et les disposent dans un recoin en briques à droite de l'âtre. Ils bravent les échardes, le froid, la nuit et l'ennui. Sur le rebord supérieur de la cheminée, constitué d'une vieille poutre, sont posés un fer à cheval, une icône de la Vierge, un moulin à café mécanique et quelques colifichets.

Un piano droit désaccordé est dans un coin de la pièce. Il est décoré de scènes champêtres, avec des angelots, dans le style dix-huitième, en teintes ocres, ors et jaunes. Malgré sa fausseté, le grand garçon s'y installe de temps en temps et joue au hasard. Une reproduction d'un visage de Botticelli est accrochée au dessus dans un cadre doré.

Le salon

Des tomettes hexagonales de terre rouge couvrent le sol du salon. Le plafond est couvert de lattes en bois. Dans un renfoncement sous l'escalier, le père a installé une chaîne stéréo. Plus avant, à côté d'une porte donnant sur le cellier, rajouté au corps principal de la maison, qui sert de séchoir à linge, de cave, de salle de jeux et de débarras, s'élève un haut bahut en bois. Des gravures et des tableaux contemporains, abstraits ou conceptuels, ornent les murs, tapissés en partie de tissu ocre. Ce sont les œuvres d'artistes amis des parents, qui interrogent les enfants au fil des jours.

Le salon est un point névralgique de la maison : une vaste pièce ouverte sur la cuisine, le jardin de devant, la salle à manger, l'escalier, et sur le cellier, qui donne accès au cabinet de toilettes et au jardin de derrière. Le dimanche matin, le père met des disques de Jean-Sébastien Bach sur la chaîne à plein volume, des messes principalement. La musique résonne depuis le salon. L'agression sonore est maximale dans la pièce où nul ne stationne. La mère est à la cuisine. Elle prépare le rôti rituel aux petites patates.

A l'occasion d'une coupe mondiale de football, le père a loué une télévision. Puis il en acheté une, un hublot blanc sur un pied tulipe en métal. Le canapé suivra, d'abord noir avec des bandes orange, puis bleu clair, avec deux fauteuils assortis. Le soir, après le dîner des enfants, les parents s'installent devant une table basse rectangulaire en verre, avec quatre pieds de métal noir, où sont posés des bouteilles d'apéritif, un bol avec des glaçons, des verres et des cendriers.

Au matin, le garçon découvre les reliefs des repas des parents,

les verres vides et les bouteilles, les cendriers, les assiettes sales. Il débarrasse, tout en préparant du café lyophilisé pour la mère, du thé pour le père. Ils dorment dans la pièce voisine de son lit. Ils hurlent son prénom quand le réveil sonne. C'est le signal qu'il doit se réveiller et leur apporter le petit-déjeuner au lit. Il déteste entrer dans leur chambre, aux odeurs âcres, avec les bols fumants. Plus tard, la plupart des repas familiaux se dérouleront à l'ombre de cette télévision, les parents dans le canapé, les enfants sur une chaise ou par terre devant la table basse.

Le salon est aussi l'endroit où sont reçus les amis, pour d'interminables apéritifs et des discussions animées pendant lesquels on écoute du free jazz. Ces présences offrent un répit aux enfants. Le père est cordial avec les convives. Il fait comme si les enfants n'existaient pas. Il ne les envoie pas travailler dans le jardin. Parfois, quelqu'un s'intéresse à eux. Il les trouve apeurés.

Il existe une photo où on voit l'enfant réfléchir, debout dans le salon. Il doit avoir dix ans. Il sourit souvent. Il ne peut s'empêcher de sourire malgré tout. Il profite aussi de la neutralité provisoire du père lorsqu'il y a des invités. La petite sœur essaie de se faire oublier, elle a peur. La grande sœur, dont la beauté magnétise les invités, reste mystérieuse.

Lorsque les parents sont absents, les enfants investissent le salon. Ils essaient de s'intéresser à la télévision qui diffuse, pendant ces heures-là, des programmes insipides. Ils organisent des parties de cache-cache pour lesquelles la pièce, avec ses renforcements et la grande armoire, offre des refuges intéressants. Ils jouent aussi à *tu seras mon esclave*. L'enfant esclave, allongé sur les tomettes, doit lécher des chaussettes, recevoir des gifles, être pincé, chatouillé, servir de poney, sans se plaindre, et souvent avec plaisir.

Plus tard, un piano accordé prendra place dans la pièce, le long du mur, à droite de l'entrée du cellier. La mère y accompagnera le petit frère tromboniste dans sa formation. La petite sœur y fera quelques gammes. Enfin, la mère reprendra goût au piano, dont elle était enfant virtuose, se levant tôt pour exercer sa passion.

La cuisine

La cuisine est séparée du salon par un rideau de porte à lanières multicolores. L'unique fenêtre donne sur le jardin de devant, sur le parterre terreux et le grand saule. Étroite, en longueur, peu lumineuse, surtout au fond, elle est meublée d'une gazinière à quatre feux avec un four, d'un plan de travail, d'un évier, de placards, d'un réfrigérateur, plus tard d'un lave-vaisselle. La mère s'occupe des repas pour le mari et les quatre enfants. Elle prépare souvent des spaghettis à la sauce tomate, du gratin de pâtes (le cra-cra), des soupes, des aubergines frites (dites l'une devant l'autre), des tomates farcies, du rôti aux pommes de terre découpées en cubes, de la purée, des gâteaux roulés fourrés, des petits cakes, des crottes en chocolat, de la glace à la vanille nappée de chocolat fondu (les « nègres en chemise »), des confitures, des compotes (une fois, elle mettra par erreur du sel au lieu de sucre).

Avant l'apparition des placards muraux, la cuisine était décorée par des couvertures de *Charlie-Hebdo* : « Bal tragique à Colombey : un mort. » Un jour, la mère y coupera la tête d'un canard vivant devant les enfants. L'animal, le sang jaillissant de son cou, courra quelques minutes sur les petites tomettes rouges octogonales.

Le cellier

A l'arrière de la maison, un cellier a été construit. Il communique avec le salon et avec le jardin de derrière. Du linge pend près d'une table à repasser. Des bouteilles de vin vieillissent dans deux hauts casiers métalliques, avec le cidre maison. Sur une coiffeuse en marbre, la mère refroidit des caramels ou des pâtes de coings. Plus tard, un grand congélateur y prendra place. Avant cela, la pièce sera appelée la « salle de jeux ». Les enfants jouent à la marchande. Ils y ont aussi un tableau noir et à un moment leur bureau. Ils restent là après l'école à proximité de la mère. Deux fenêtres donnent sur le jardin de derrière.

C'est par cette pièce qu'on accède aux toilettes, fermant avec un verrou, qui donne sur l'arrière par une lucarne, et à la salle

d'eau, pièce aveugle équipée d'une machine à laver, d'un lavabo et d'une douche inutilisée. Une bibliothèque de romans policiers a été construite par la mère au-dessus des waters. Une pile de *Charlie Mensuel* est posée dans un coin. Le père tambourine avec force sur la porte quand il est pressé et qu'un enfant s'attarde.

L'étage

L'escalier

Un escalier relie le rez-de-chaussée à l'étage. Les larges marches, en bois pâle verni où transparaissent des nervures, sont glissantes quand on les grimpe en chaussettes à toute vitesse. Quand la mère les cire, elles se transforment en patinoire. Les enfants s'allongent et les descendent à plat ventre, tête et bras en avant. Ils appellent cela *faire le crocodile*.

En bas, l'escalier forme deux coudes, entre un petit muret surmonté de poutres et un grand muret perpendiculaire de briques nues. L'escalier monte au couloir qui dessert les chambres. Il fournit aussi un point d'observation sur le salon, grâce aux ouvertures qui le rythment. Lorsque le père et la mère se disputent et qu'ils se donnent des coups, les enfants se postent en haut et observent. Ou bien, quand l'apéritif se prolonge, ils jettent un coup d'œil depuis l'interstice d'en haut, en attendant que le repas commence.

Le couloir

L'escalier débouche au milieu d'un couloir qui court sur toute la longueur de la maison. Une moquette à poils ras rouge foncé se prolonge dans les chambres. La traînée rouille de la moquette est rompue par une marche d'un côté ; de l'autre elle se poursuit dans une zone sans fenêtre et se heurte à la porte de la salle de bains. Deux fenêtres éclairent ce long passage qui donne sur le jardin de derrière, le verger de pommiers. La première de ces fenêtres est un peu à gauche de l'escalier, l'autre plus à gauche, avant la marche. Jadis, la lumière entrait en plein dans ces espaces, sans doute

remodelés. Mais plusieurs fenêtres ont été murées. Du jardin de derrière, on aperçoit nettement les obturations.

A droite, le couloir longe un placard, où s'alignent les manteaux du père et de la mère. La mère aime offrir des vêtements de prix à son mari dans les grandes occasions. Il y a notamment une longue pelisse en ragondins. Elle a une veste en renard bleu. Le couloir dessert une salle de bains, avec une baignoire, deux lavabos et un bidet, puis une grande chambre, au-dessus du salon et de la cuisine. A gauche, il mène à trois autres chambres. Une marche conduit aux deux dernières. La chambre du fond est celle des filles, celle de gauche, à la hauteur de la dénivellation, celle des garçons. Il est rare que les filles viennent dans la chambre des garçons. Mais souvent, un garçon essaie de s'incruster dans la chambre des filles, large, paisible, sans dénivelé, éclairée d'une unique fenêtre. Le seul problème de ces chambres est de se situer au-dessus du bureau du père, qui ne supporte pas les bruits, les pas et les rires.

La chambre des filles

La chambre des filles est tapissée d'un papier peint fleuri à dominante orangée. Deux lits sont posés parallèlement à la fenêtre. Il y a aussi deux bureaux blancs. Une reproduction de Miró est accrochée au mur dans un cadre noir. Des tabourets démontables en plastique, en forme de bobines, servent de sièges, ou d'accoudoirs lorsque les enfants s'assoient par terre. En les mettant à l'horizontale, ils les font rouler ou glissent dessus pour se relaxer, mais souvent les tabourets se déboitent sous la pression. En les démontant, on trouve des reliefs où mettre la main. En ôtant le couvercle, il est possible de ranger ou de cacher des choses.

Ces tabourets ont une autre utilité. Les parents ne veulent pas que les enfants descendent aux toilettes après l'heure du coucher, fixée à huit heures et demie. En cas de besoin pressé, les enfants essaient de marcher dans l'obscurité, sur la pointe des pieds, jusqu'au bidet de la salle de bains, mais le couloir est long et le plancher craque, les exposant à des engueulades. La petite sœur a juste peur de le traverser dans le noir. Il arrive donc qu'ils urinent

dans le creux d'un tabouret. De temps en temps, surtout l'hiver, les quatre enfants se retrouvent là, sur la moquette, pour jouer aux cartes. Le père a l'habitude de voler des choses aux enfants, de fouiller dans leurs affaires, de lire et de détourner leur courrier. La grande fille cache dans son bureau des injures qui lui sont adressées. La petite sœur, qui se trouve prise entre l'hostilité muette de ses aînés et l'indifférence de son père, développe une angoisse qui la quitte rarement. Elle a peur du noir et des monstres. Le petit frère, élevé étroitement par la mère, s'épanouit dans le désordre ambiant.

La chambre des garçons

Dans la chambre des garçons, les murs sont peints en blanc. Deux fenêtres donnent sur le jardin de devant, sur un cerisier du Japon qui rosit au printemps. L'aîné joue sur la moquette rouille avec ses petits soldats en plastique. Une poutre verticale est au deuxième tiers de la pièce, avant une marche. Irrégulière, douce au toucher, une cavité y est creusée à mi-hauteur où un cylindre de bois à l'horizontale joue entre deux trous. Située à la limite du dénivelé, cette poutre sert d'appui au garçon quand il s'allonge sur le dos et pose sur elle ses jambes à quarante-cinq degrés. Elle sert aussi de base à ses guerriers qui bénéficient, dans la cavité, d'une hauteur imprenable. Il y a un coffre à jouets fabriqué par la mère, recouvert de tissu imprimé à l'intérieur. Quand il grandit, le garçon, quelquefois, attache autour du cylindre une ficelle ou une corde et se laisse glisser, dans un simulacre de pendaison. Il trouve souvent un abri dans cette chambre. Il ferme la porte. Il joue. Il se frotte à la moquette râpeuse. Quand le père est présent, il n'est jamais à l'abri d'une intrusion surprise, de se faire crier dessus ou d'être soumis à une corvée.

La chambre des parents

La chambre des parents a longtemps été la chambre d'amis, et spécialement « la chambre de Moissir », du nom d'un ami brésilien des parents qui a été longtemps hébergé là. C'est une petite pièce peinte en blanc, à peu près au milieu de la maison, avec une fenêtre donnant sur le jardin. A un moment, elle sera

meublée d'un grand lit, d'une immense armoire, et d'un secrétaire ancien avec deux tiroirs cachés.

La chambre d'amis

La chambre d'amis a été un certain temps la chambre parentale. Elle est située au fond du couloir, près de la salle de bains. Elle donne sur le jardin de devant, comme les autres chambres. C'est la plus grande, avec trois fenêtres. Elle est pourvue d'un renforcement étroit et long, correspondant au dégagement du grenier. Plus tard, à la mort d'une tante du père, elle sera aménagée avec un grand lit en bois, une armoire à glace et une haute horloge que le père remontera régulièrement avec une clé. Elle s'ornera pendant une période de grands portraits cartonnés de révolutionnaires, en noir et blanc, Fidel Castro, le général Giap, Che Guevara, et d'autres. La mère, spécialiste de Machiavel, et surtout le père sont des admirateurs des révolutions. Ils ont un service d'assiettes décorées de révolutionnaires français (Camille Desmoulins, Robespierre, Danton...) et les œuvres de Lénine en plusieurs dizaines de volumes. Les portraits en noir et blanc, sur les murs tapissés de motifs floraux en dominante orangée, laisseront place à des reproductions sous verre de Matisse et de Magritte, spécialement un château sur un immense rocher suspendu au-dessus des flots. Un grand bureau meuble encore la pièce. Quand les enfants sont malades, ils sont isolés dans le grand lit de cette chambre, où la mère les soigne et les chouchoute. *La salle de bains*

La salle de bains dispose d'un verrou. Elle comprend deux lavabos surmontés de miroirs, un bidet, une baignoire, un miroir vertical. Le père est fréquemment associé à la toilette des enfants, en particulier au shampoing et au curetage d'oreilles. Les enfants redoutent ce moment. Il frotte le visage avec un gant sans ménagement. Le savon entre dans les yeux. Le poing serré, avec la pointe des phalanges, il frictionne fortement le cuir chevelu. Il enfonce le coton-tige profondément dans les oreilles jusqu'à ce que l'enfant ait mal.

La mère leur coupe les cheveux aux ciseaux. Elle s'aide parfois

d'un bol pour délimiter la frange. Les touffes de cheveux s'éparpillent sur les carreaux. Fille, garçon ont la même bouille barrée d'un rideau châtain en haut du front. Ils s'observent tristement dans le miroir.

Le soir, à partir de huit heures ou huit heures et demi, les enfants sont censés dormir. Lorsqu'un besoin pressant leur vient, ils vont, sur la pointe des pieds, dans la salle de bains pisser dans le bidet, sans allumer la lumière. Le plancher craque après l'escalier, au-dessus du salon où les parents boivent, regardent la télévision, s'engueulent, discutent. Un matin, on trouve un étron dans le bidet.

Le grenier

Le grenier est un capharnaüm sombre et poussiéreux. On y entre par une porte située dans un renforcement situé à droite de l'escalier. Les enfants y furètent parfois. L'escalier qui y mène est un endroit idéal pour les parties de cache-cache. Plus tard, il sera aménagé en salle de musique. L'ouvrier découvrira sous le toit un chat momifié. Le petit frère au trombone et la mère au piano y passeront de longues heures à répéter.